ROLAND

ET

SÉRAPHINE.

PREMIÈRE PARTIE.

ROLAND

ET

SÉRAPHINE,

HISTOIRE TURQUE.

Traduit de l'Anglois.

PREMIÈRE PARTIE.

Ad humum mœrore gravi & angit.

HOR. de Arte Poeticâ.





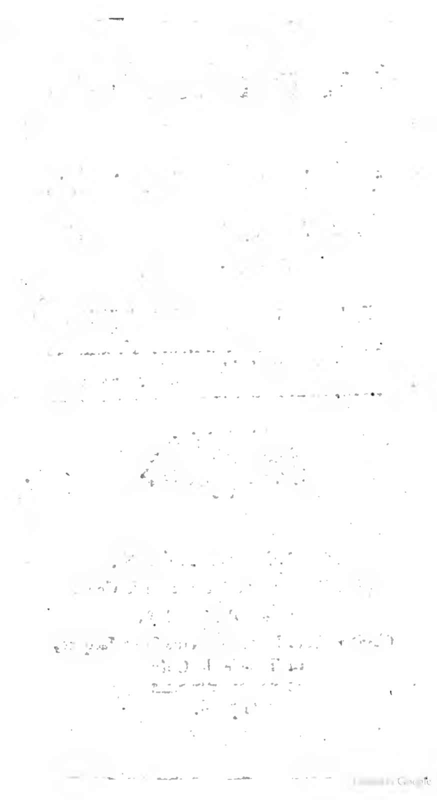
A BRUXELLES,

Chez DUJARDIN, Libraire de la Cour;

Et A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

1788.





PRÉFACE.

ON a ſouvent mis en queſtion, ſi les Romans avoient fait plus de bien que de mal dans le monde. Je ne m'aviſerai pas de prononcer ſur ce point : je dirai ſeulement que le même doute peut s'élever ſur les Ouvrages dramatiques, puiſque l'Auteur s'adreſſe auſſi à l'imagination ; cependant, pourquoi un ouvrage de ce genre ne peut-il pas inſtruire en même tems qu'il amuſe? Doit-on croire que pour qu'il ſoit agréable, il doit néceſſairement être frivole, &, par la même

raiſon, que tous les Livres utiles doivent être ennuyeux. La Fable eſt une preuve du contraire, puiſque depuis pluſieurs ſiècles on y a puiſé des ſujets qui n'ont pas fourni ſeulement au délaſſement de l'eſprit, mais dont on a ſu tirer la morale la plus pure; car les plus vertueux, comme les plus ſages Ecrivains, n'ont pas dédaigné de marcher au milieu des fictions, ſachant bien que quand on veut donner des leçons aux hommes, il faut les amuſer & plaire à leur eſprit pour arriver à leur cœur. Ces Auteurs, on n'en peut douter, ont un bien grand avantage ſur l'Hiſto-

rien, qui, forcé de présenter les faits tels qu'ils sont, ne peut se permettre le moindre changement : il doit montrer l'homme avec ce mélange de vice & de vertu, dont la nature est tout à la fois susceptible & semblable à une glace pure, représenter chaque objet, sans qu'il ait souffert la plus légère altération. Il n'en est pas ainsi d'un Auteur qui employe la fiction, un vaste champ est ouvert devant lui, il a les faits à son commandement & pourvu qu'il observe les vraisemblances, sans lesquelles on ne peut intéresser, il est sûr de rendre son sujet aussi utile

qu'agréable ; en supposant qu'il ait une imagination vive, ainsi qu'une ame vertueuse ; tout ce qui est intéressant est moral, & tout ce qui touche le cœur doit porter à la vertu.

Le plan de ce petit Roman n'est point entièrement chimérique ; ce qui en fait la base, est, à quelques changemens près, rapporté par M. Hume dans son Histoire d'Angleterre. Le Colonel Kirke, homme faux & barbare, voyant à ses pieds une jeune Personne innocente & belle, dont les larmes plaidoient en faveur d'un frere & demandoient sa vie, il profita avec cruauté de sa

ſituation, & vivement enflammé par les charmes de cette infortunée, il lui promit de faire grace à ſon frere à condition qu'elle ſe donneroit à lui : elle crut devoir céder à cet homme cruel, qui, après avoir paſſé la nuit dans ſes bras, ouvrit une fenêtre & lui montra ſon frère bien-aimé attaché à une potence. La rage, le déſeſpoir & l'indignation s'emparèrent de la malheureuſe fille, & ſon délire fut tel, qu'elle reſta folle le reſte de ſa vie.

L'Auteur ne croit pas devoir faire l'apologie des changemens qu'il s'eſt per-

mis, puiſque c'eſt un Roman qu'il écrit; cependant on peut remarquer qu'il n'a pas été au-delà des vraiſemblances, & quoiqu'il ait peint ſon Turc comme un Tyran, il s'en faut de beaucoup qu'il ſoit auſſi cruel que celui qui lui a ſervi de modèle.





ROLAND ET SÉRAPHINE.

LETTRE PREMIÈRE.

Osman, Commandeur des Croyans; à Ibrahim, Primat de la divine Loi.

IBRAHIM, Souverain Pontife, pourras-tu le croire, je ne suis plus qu'un malheureux livré à toutes les agitations d'une passion violente; oui, ce Roi, fils de Mahomet, l'habitant d'un para-

dis terrestre, le Conquérant des Macédoniens, est à présent un esclave méprisable. Ibrahim, aide-moi à sortir de cet état humiliant, apprends-moi à me vaincre, à rougir de ma foiblesse. . . ; mais, non, non, ne m'apprends rien, respecte mon amour. Je sais que tu t'affliges pour moi de la perte de la bataille contre ces insolens Polonois, tu crois que cette disgrace pèse sur mon cœur; il est vrai, j'y fus sensible; mais, vénérable Mufti, si j'ai perdu huit mille hommes, j'ai acquis en récompense un trésor qui vaut seul toutes les mines de Golconde, une beauté à laquelle rien ne peut être comparé, est en ma puissance; j'ai ramené la charmante Séraphine : semblable au feu éclatant qui suit une comète, on la voyoit

à ma fuite frapper & éblouir tous les Spectateurs. Ses charmes séducteurs m'ont entièrement captivé ; mon cœur fier s'est senti adouci aux sons harmonieux de sa voix.

Ibrahim, c'est un objet céleste, un ange descendu du ciel. Mon ame répugne de la traiter comme esclave ; je viens de faire séparer les appartemens du Sérail qui dominent sur la mer de Marmara, de ceux du Haram de la Sultane ; je les fais embellir pour Séraphine, elle aura des Eunuques & des femmes pour la servir, je prétends tout prodiguer à cette beauté angélique. Ibrahim, je veux gagner son cœur ; mais je jure en même-tems de ne jamais employer la force, ni contre son

inclination, ni contre sa vertu ; oui, j'en jure par Mahomet.

Dis-moi, le cruel amour qui cause toutes mes peines, ne fera-t-il pas un jour mon bonheur ? Je réfléchis avec honte sur le passé, moi le maître de mille femmes, tandis que je ne brûle que pour une seule ! Cent fois je fus tenté de prier le Prophête de me soustraire à une Loi si peu faite pour mon cœur ; mais je n'ose, je suis Musulman, & toi seul souverain Pontife... Mais, non, ma conscience ne seroit point tranquille : la Loi de Mahomet ne peut être violée, j'attends ton avis, tes Conseils sur cette Loi cruelle que je voudrois éluder sans l'enfreindre. Saint Mufti, je te commande de tranquilliser mon ame agitée.

LETTRE II.

Séraphine à Julie.

OH Julie ! raſſemblez vos forces, excitez votre courage avant d'entreprendre la lecture de cette Lettre : c'eſt celle d'une priſonnière, d'une infortunée accablée ſous le poids de l'affliction, de votre Séraphine enfin ! Le pourriez-vous croire, oh ciel ! que cette amie, dont le ſort étoit ſi beau, ſoit devenue tout-à-coup la plus malheureuſe des Créatures ? Vous, Julie, qui n'avez jamais ſenti les traits perçans de la douleur, ne ſerez-vous point effrayée au récit de mes maux ? Helas ! le tems eſt encore proche où

paisible & tranquille, je me voyois l'idole de mes amis, la favorite de ma bien-aimée Julie, &, pour dire tout enfin, l'heureuse épouse de Roland !

Mon amie, ce que j'ai à vous dire va déchirer votre cœur ; mais où trouver des expressions pour en adoucir l'horreur. Mon ame se brise..... Roland...... votre frère chéri.... mon époux.... il n'est plus. Je l'ai vu tomber sous les coups de mille assassins. Ah, Julie ! comment vous raconter cette scène horrible ! Dieu, j'en fus le témoins & ne put mourir ! Notre armée avoit gagné une victoire complète ; les ennemis en déroute avoient pris la fuite, & mon époux, après avoir signalé sa valeur, ne songeoit plus qu'à se

rejoindre à moi; je l'attendois dans une tente qu'il avoit fait dresser à l'extrêmité du Camp. De ce lieu j'avois vu le combat. Le jour s'étoit passé dans des agitations mortelles. Quelle fut donc ma joie, lorsque le soir je vis revenir mon époux : il accourut à moi, me serra dans ses bras, & prenant de mon sein le gage précieux de son amour, il s'écria : Séraphine, notre pays est sauvé; puisse ce cher enfant vivre assez long-tems pour défendre à son tour ses Concitoyens; le Ciel, je l'espère, lui donnera le même courage qui a animé & soutenu son père dans ce jour de péril : en disant celà il le baisa, & de douces larmes coulèrent le long de ses joues. Je pressai les mains

de mon époux, je bénis cent fois l'instant qui nous réunissoit, & me jettant à genoux, ma voix s'élevoit pour remercier le Ciel d'un si grand bienfait, lorsqu'un parti ennemi (sorti tout-à-coup de derrière un Bois qui ombrageoit notre tente) fondit sur nous; le brave Roland, sans quitter son fils qu'il tenoit d'un bras, se défendit de l'autre avec toute la fureur d'un homme au désespoir: mais il fut accablé par le nombre, terrassé, couvert de blessures, & mon fils! Grand Dieu! pourquoi sa mère infortunée n'a-t-elle pas partagé son sort?

Je ne sais combien dura l'évanouissement dans lequel je tombai; mais je ne revins à moi que

pour me trouver l'esclave d'Osman. Le cruel ! il ose m'offrir toutes ses richesses, l'épée teinte encore du sang de mon époux. Il prétend devenir mon amant. Concevez-vous mon humiliation & ma rage? Il est impossible de décrire ce que j'éprouve; puisse la Providence soutenir ma foiblesse au milieu de tant de calamités. Hélas! Julie, quel que soit mon sort, vous en serez instruite; oui, tant que je respirerai mes pensées iront jusqu'à toi. J'ai trouvé une voie sûre & secrète par laquelle je pourrai vous faire passer mes Lettres.

Adieu, Julie.



LETTRE III.

Ibrahim, au Puiſſant Oſman, Commandeur des Croyans.

SOUVERAIN Seigneur, je baiſe la pouſſière de tes pieds, & puiſque tu m'as commandé, comme ſerviteur du grand Prophête, d'expliquer les préceptes de ſa divine Loi, je te demande, par ce même ſerment qu'il a reçu de toi, de pardonner la liberté de ton eſclave, qui, chaque jour lève les mains au Ciel pour ton bonheur & dont la vie eſt une continuelle abſtinence.

J'oſe, Seigneur, te l'avouer; j'ai été ſaiſi d'horreur en te voyant

l'idée d'un crime auſſi énorme que celui de rompre le ſerment que tu as fait au Prophête. Ne te ſouviens-t-il plus de la Loi prononcée dans les quatre principaux *Imaums*.

Celui qui violera un ſerment fait à Mahomet, ſera inévitablement jugé par Aaraff (*).

Pour quel deſſein veux-tu donc te rendre éternellement malheureux? Quoi! ſimplement pour obtenir une femme, & quelle femme encore, une Eſclave Chrétienne!

Conſidère, puiſſant Seigneur, que les plus belles de ſon ſexe

(*) Suivant la Religion de Mahomet ceux qui ſont condamnés par Aaraff ne peuvent jouir du Paradis, & ſont au contraire livrés aux tourmens des damnés.

ſont en ton pouvoir; vois comme leur taille eſt ſvelte & légère. De longs cheveux flottent avec grace ſur leurs épaules, leurs lèvres ſont plus éclatantes que le corail, & leur ſein, d'une forme parfaite, le diſpute pour la blancheur au plus beau cigne de la Perſe; leur haleine n'eſt-elle pas plus douce que le zéphir qui ſe joue dans les plaines de l'Arabie heureuſe? Toutes ces innocentes beautés qui ne reſpirent que pour toi, ne peuvent-elles donc toucher ton cœur? Douces & ſenſibles, elles n'aſpirent qu'à te plaire; leurs talens, leurs graces, tout eſt employé pour mériter un de tes regards.

Crois-moi, puiſſant Oſman, livre-toi aux tendreſſes de ces

belles Sultanes ; renvoye la malheureuſe Séraphine dans le pays de ſa naiſſance, ne ſouffre pas qu'elle trouble plus long-tems ton repos : imite l'exemple de Scipion le Romain, qui, dans une ſemblable ſituation, rendit l'Eſclave qu'il chériſſoit à un amant inconſolable, & permets, Seigneur, que je mette ici ſous tes yeux le diſcours plein de généroſité qu'il lui tint en ce moment. « En re-
» cevant ta maitreſſe des mains
» de mes ſoldats, j'appris ton
» extrême attachement pour elle,
» (que ſa rare vertu juſtifioit aſ-
» ſez). Malgré l'impreſſion qu'elle
» fit ſur mon cœur, je réſolus
» ſur-le-champ de favoriſer ta
» paſſion ; tes deſirs étoient lé-
» gitimes, & je me ſentis la force

» de les satisfaire. Je dois même
» l'avouer, ce triomphe ne fut
» pas sans douleurs. Elle a donc
» vécu parmi nous avec la même
» réserve qu'au milieu de ses amis:
» ainsi je te la rends pure comme
» le ciel même ; comme telle,
» ce présent est digne de toi &
» de moi ».

Magnanime Osman, apprends comme un autre Scipion à vaincre tes passions, & deviens aussi sublime qu'il faut l'être pour être au nombre des vrais Croyans.



LETTRE

LETTRE IV.

Séraphine, à Julie.

HÉLAS ! ma Julie, mes peines, loin de diminuer, semblent s'accroître encore. Le cruel qui me tient sous sa Loi ne me laisse point un moment de tranquillité : ce fier ennemi devant qui des Royaumes fléchissent, a la bassesse de trembler à mes pieds ; il emploie la prière, les promesses, les dons ; mais bientôt irrité de mes dédains, d'humble qu'il étoit, il devient arrogant & ose me menacer. Le Ciel, protecteur de l'innocence, me donnera-t-il le courage nécessaire pour résister à ces

alternatives cruelles ? Ne ferai-je point accablée fous le poids de mes douleurs ? Douleurs fi juftes & fi vraies, que la plus longue vie ne pourroit les effacer. Oui, j'aurai le courage de fupporter ma captivité ; je fens que mon ame devient plus forte au milieu de ces fouffrances ; je ne fuis plus cette Séraphine qui, dans les jours de fon bonheur, étoit l'enfant de la crainte. Lorfque fur le foir elle fe promenoit avec vous fur les montagnes de Kaimar, le bruit des feuilles qu'un doux zéphir agitoit, faifoit palpiter fon cœur, l'approche d'un orage la rendoit foible & tremblante ; actuellement que vous ne pouvez la voir entourée de gardes & de murs inacceffibles, des hommes d'une

figure horrible suivent tous ses pas : si elle se retire dans son appartement, c'est pour y rencontrer à chaque instant les regards d'un Tyran dont les tendresses humilient plus son cœur que ses menaces ne peuvent l'effrayer. Ma Julie, laissez couler une larme de pitié sur le sort de votre Séraphine ; cependant je suis calme, résignée ; pourquoi me plaindrois-je ? Qu'ai-je à craindre à présent ? Roland n'est-il pas chez les morts ? Et mon enfant ! mon premier né, hélas ! rien ne me reste que l'espérance de suivre au tombeau ces êtres chéris : c'est-là seulement que je trouverai la paix. On dit pourtant que la mort aux Infortunés cause encore de l'effroi ; ah ! c'étoit dans mon premier état, dans cet état

de bonheur qu'elle m'eût parue effrayante! ſemblable à une vallée ſombre, déſerte, j'euſſe craint d'y porter la vue. A préſent mes yeux ne l'apperçoivent plus que comme un lieu agréable & tranquille; je le vois revêtu de la verdure du printems; ſes ſentiers ſont ſemés de fleurs, j'y marcherai avec hâte, ils me conduiront vers mon unique eſpoir! près de Roland.



LETTRE V.

Séraphine, à Julie.

MES chagrins n'auront-ils donc point de fin ? Ah ! ma Julie, je ne puis ſupporter l'aſſemblage de tant de maux, je les avois crus déſormais à leur comble ; mais, Dieu ! à quoi ſuis-je réſervée ? liſez, mon amie, les deux Lettres ci-incluſes.



LETTRE VI.

Hassan-Hali, Médecin du Grand Seigneur, à la Belle Aurore, jeune Grecque.

CETTE Lettre, concernant la plus belle des Captives, passera dans tes mains par le secours d'Amurat, l'Eunuque blanc.

Ma profession m'ayant mis dans le cas d'être admis en la présence de l'aimable Séraphine, j'ai eu le tems d'admirer cette sublime & malheureuse Etrangère : je ne m'étonne donc plus, charmante Aurore, de l'intérêt que tu y prends, il y a entre vous un rapport de beauté, de grace & d'in-

fortune, qui doit vous lier l'une à l'autre. Hélas! ses larmes coulent ainsi que les tiennes dans l'esclavage; il est heureux pour la triste Séraphine que le hasard t'aye fait choisir pour sa compagne : ton cœur, aimable Aurore, aussi tendre que généreux, calmera ses peines, lui fera supporter ses chagrins & tes conseils même pourront lui être utiles.



LETTRE VII.

Oſman le Sultan, au Médecin Haſſan-Hali.

HALI, tu as toujours joui de ma faveur, & ſans doute tu veux continuer à mériter ma protection par ta fidélité ; ſûr de ta diſcrétion, ainſi que de ta ſcience, ton Maître veut te montrer ſon ame toute entière. Dis-moi, l'art ſublime que tu exerces avec tant de ſuccès ſur les corps, ne pourroit-il rien ſur les eſprits ? Le mien eſt dans un déſordre extrême, une fièvre brûlante me conſume ! La nuit ainſi que le jour, j'erre dans mon Palais

comme un insensé, mon cœur est en proie à mille-tourmens, & pourtant je n'ose satisfaire mon amour : cette fille extraordinaire, cette Séraphine, en captivant mon cœur, enchaîne mes desirs ; souvent à ses pieds, ardent de lui peindre ma flamme, je reste prosterné dans une sorte d'extase, de ravissement : sa jeunesse & plus encore son innocence, impriment la timidité sur mon front ; je jure alors par notre Saint Prophête, de respecter à jamais cette beauté céleste : le ciel semble approuver mon serment ; mais, hélas ! en m'éloignant d'elle je perds le charme d'un sentiment si doux. L'amour reprend un cruel empire, & je mau-

dis cent fois le vœu ſacré qui me lie ; cependant puis-je jamais le violer ? Dis-moi, Hali, ſi Séraphine, ainſi que mes autres femmes, n'a pas d'abord volé avec joie dans mes bras, crois-tu qu'avec le tems elle ne cédera pas à mes tranſports, à mes prières ? Que dis-je, céder ! non, Séraphine me hait ! Quoi, Oſman ſupporteroit le mépris d'une femme ? Oſman pour qui l'on raſſemble toutes les beautés qui ſont ſur la ſurface du globe, qui règne ſur mille vierges.

Ainſi que le ſoleil de l'automne colore la pêche par ſes rayons bienfaiſans, ſon ſimple ſourire porte la rougeur ſur les joues de cent beautés.

Non, Oſman ne ſera pas rejetté par l'orgueilleuſe Séraphine, il faut qu'elle fléchiſſe, qu'elle ſoit ſubjuguée ; ne ſuis - je pas ſon Maître ?



LETTRE VIII.

Séraphine, à Julie.

Je ne sais, ma Julie, quelle impression vous recevez des Lettres que je vous écris, pour moi elles sont devenues mon unique consolation, & la dernière douceur que je puisse éprouver dans un monde où j'espère ne pas languir encore long-tems. Vous serez étonnée cependant quand je vous dirai que mon sort est changé ; oui, mille autres à ma place pourroient se trouver heureuses, & moi il me semble que je n'en suis que plus infortunée ; mes gardes, il est vrai, sont

éloignés, je ne vois plus ces Eunuques noirs & effrayans ; de jeunes beautés les ont remplacés, elles font à ma fuite, m'accompagnent dans les jardins du Sérail, où je peux me promener à toutes les heures ; mais cette liberté eft fans aucun charme, j'éprouve que les faveurs d'un ennemi font toujours des fruits amers & rebutans. Je ne peux faire un pas fans rencontrer un vil oppreffeur ; il eft fans ceffe à mes pieds ; il croit flatter mon goût en me prodiguant mille dons ; je le vois toujours précédé ou fuivi des plus magnifiques préfens, que les femmes de ce Sérail ne regardent peut-être pas fans envie, tandis que l'ame flétrie par fes hommages, je prie le

Ciel de m'y souſtraire. Oh ! Julie, rien ne peut plus ranimer mon cœur, il eſt mort à toute affection. Roland en fut le ſeul poſſeſſeur, à jamais il y vivra, & nul autre que lui ne ſera aimé de Séraphine, l'intervalle qui nous ſépare, ne me cauſe aucun effroi ; il eſt parti le premier pour ce voyage indiſpenſable, c'eſt à moi de le ſuivre, & j'y ſuis préparé. C'eſt ainſi que dans les jours de notre enfance, allant enſemble courir dans les vallons, où au travers d'un bois épais, Roland me devançoit toujours ; je le ſuivois avec vîteſſe ; mais ſouvent mes pieds s'embarraſſoient dans des brouſſailles, des branches d'arbres me fermoient le chemin qu'il avoit pris, hélas ! il eſt

encore devant moi, & je ne puis le joindre, mes pas sont de même arrêtés : la vie est pour moi un sentier où un amas de ronces & d'épines me retiennent captive & souffrante. Le Ciel puisse-t-il prendre pitié de mon sort !



LETTRE IX.

Osman, Commandeur des Croyans, à Hamet, Grand Visir.

EN interceptant les Lettres de ma belle Polonnoise à son amie, tu as fait ce qui m'étoit le plus agréable, je te remercie de ta diligence à remplir mes desirs ; je ne me suis pas trompé lorsque je t'ai cru digne de seconder mes desseins ; tes talens, je le vois, sont encore au-dessus de la tâche que je veux t'imposer. Continue d'être vigilant ; tu le sais, il faut absolument que je subjugue cette fière étrangère, cette favo-

rite de mon cœur, l'unique bien qui ſoit à mes yeux ſur la terre. Que m'importe à préſent les intérêts de mon Empire, l'eſpérance de conquérir cette beauté ennemie, m'eſt plus chère que tous les Royaumes de l'Univers, je dois tout employer pour jouir de ce bonheur, hors la force dont il n'eſt plus en mon pouvoir de me ſervir.

Je ne ſuis point fâché que la première Lettre de Séraphine aït échappée à ta connoiſſance, elle produira ſans doute une réponſe qui pourra nous donner des lumières, pour gagner le cœur obſtinée de cette belle fille.

Quant au Médecin Haſſan Hali, il périra dans la trame qu'il

a tissue lui-même ; sois sûr qu'il sentira le poids de mon ressentiment ; mais laissons-le vivre encore quelque tems avec sécurité ; la foudre du Ciel tombe souvent au milieu d'un tems calme, de même il sera frappé sans avoir prévu l'orage ; avec quel plaisir mon bras vengeur s'étendra sur ce sujet coupable !

Il est bien heureux que nous ayons découvert les conspirateurs ; combien je méprise ces insolens Janissaires ! par leur lâcheté j'ai perdu la bataille en Pologne ; crois qu'ils seront châtiés. Je veux, à cet effet, établir des Troupes à Damas, j'irai ensuite en Asie pour en lever de nouvelles ; tu sais que mon intention

eſt de faire un Pélerinage à la Mecque : je me proſternerai devant la tombe du Saint Prophête ; les mauvais ſuccès que je viens d'éprouver dans la guerre, ont été imputés aux effets de ſa colère, il faut donc l'appaiſer.

Prépare tout, Hamet, pour ce voyage ; qu'il ne manque rien à mes équipages, que mes chevaux ſoient ſuperbement harnachés ; j'emporterai ma vaiſſelle d'or & mes bijoux ; j'ai beſoin auſſi de beaucoup d'argent ; s'il ne s'en trouve point aſſez, fais fondre tous les ornemens inutiles des Moſquées.

Quant à moi, je prendrai ſoin de mon tréſor, de Séraphine ; elle ſera ma compagne, mon

bien le plus précieux dans mes entreprifes, & fi j'adoucis fon cœur, rien ne manquera à ma félicité.



LETTRE X.

Julie, à Séraphine.

SÉRAPHINE ! chère & malheureuse amie, pourquoi me laisses-tu dans un doute affreux. Depuis la Lettre douloureuse que j'ai reçue de toi, (& qui a éloigné toute paix de mon cœur) deux semaines se sont écoulées sans recevoir la moindre nouvelle qui put me rassurer ; chaque courier, mon impatience redouble. Tes amis m'entourent & semblent attendre de ma part quelqu'éclaircissemens ; je vois dans leurs yeux l'inquiétude que leur donne ton sort : tes domes-

tiques même, triſtes & ſilencieux, n'oſent me faire la moindre queſtion ; mais dans leurs geſtes & leur ſilence, on voit le chagrin dont ils ſont dévorés, & leur crainte ſur la longue abſence de leur Maitreſſe bien aimée.

Mon amie, ne nous laiſſe donc plus dans ces tourmens affreux, dans cette incertitude pire que la mort ! tu m'as dit dans cette Lettre affligeante qui eſt encore devant mes yeux : *Tant que je reſpirerai, mes penſées iront juſqu'à toi.* Que dois-je, & que puis-je imaginer ? Séraphine ! Grand Dieu ! ſi j'étois deſtinée à te perdre ! non, je ne puis le croire, le ſort ne m'a-t-il pas aſſez accablé, mon frère chéri....

Roland ! . . . . Oh ma bien aimée ſœur, compagne de mon enfance, toi qui partageas toujours mes joies & mes chagrins, ne te verrai-je donc plus, hélas ! à quoi nous a ſervi de répandre chaque jour des couriers ſur la route de Warſovie, de croire t'arracher à la captivité ; c'eſt envain que tous les moyens humains ont été employés pour te rendre à tes amis déſolés.

Séraphine, ſi mes craintes ſont ſans fondement, ſi vous reſpirez encore, écrivez-moi un mot, un ſeul mot, lui ſeul peut me faire vivre ; quelle que ſoit votre ſituation n'héſitez pas à m'en inſtruire ; je connois votre vertu, l'honneur eſt dans votre cœur

& vous donnera la force qui vous eſt néceſſaire : ô Séraphine, ſupportez vos peines avec patience & eſpérez tout de la Providence !



LETTRE XI.

Hamet, Grand-Visir, à Osman, Commandeur du glorieux Empire.

LORSQUE les pieds de ton humble Esclave vont à l'exécution de tes ordres, ils sont aussi légers que les ombres qui passent sur le grand désert : je viens d'intercepter une nouvelle Lettre de l'amie de l'incomparable Séraphine ; je croyois qu'elle seroit la source de beaucoup d'intelligence, mais un voile épais y est étendu, au moins pour ton fidèle serviteur

qui n'y peut rien comprendre ; il eſt à tes pieds, & attend les nouveaux ordres que tu daigneras lui donner.



LETTRE XII.

Julie, à Séraphine.

MA tendre, mon unique amie, pleure avec moi ; mais pleure de joie, de raviſſement, ton ſort va changer, ce nuage affreux de chagrin va s'éloigner, ton front va reprendre ſa ſérénité ordinaire ; oui, ton ame treſſaillira dans un extaſe de bonheur ; mais je n'oſe encore te confier un ſi grand évènement, peut-être n'aurois-tu pas la force de le ſupporter.

Pourquoi ne m'écris-tu pas, les moyens t'en ſeroient-ils ôtés? Je tremble pour toi, & mes craintes vont ſouvent juſqu'au délire :

cependant ſi tu vis, ſi l'excès du malheur n'a pas anéanti ton exiſtance, eſpère; oh ma Séraphine ! encore une fois le bonheur ſera en ta puiſſance.



LETTRE XIII.

Haſſan-Hali, Médecin, à la belle Aurore.

JE profite, aimable Aurore, de la ſeule & dernière occaſion qui me reſte pour t'écrire encore une fois; je dois ce bonheur à l'obligeant Eunuque Amurat, c'eſt lui qui te remettra cette Lettre; puiſſe-t-elle te garantir des dangers qui t'environnent. Apprends que tes ſoins pour Séraphine ſont devenus ſuſpects; on veille ſur ta conduite; il n'eſt aucun endroit des jardins où des femmes jalouſes de la faveur du Sultan ne cherchent à ſurprendre tes ſecrets & ceux

de ton amie : défiez-vous l'une & l'autre de ces beautés perfides, sur-tout d'Ardaxa, de toutes les femmes c'est la plus fausse.

Je suis fâché d'être forcé de t'apprendre que plusieurs Lettres de Séraphine à son amie, ainsi que les réponses, ont été interceptées par le Grand-Visir & portées au Sultan : tu dois juger quelle a été sa colère, quand parmi ces Lettres il en a trouvé une, qu'il m'avoit écrit & que je te fis passer. Séraphine l'ayant envoyée à son amie, elle est ainsi que les autres revenue dans les mains d'Osman. Je suis donc forcé de fuir à Ispahan pour éviter le ressentiment de l'Empereur; mais, charmante Aurore, je pars avec un cœur tranquille & sans regrets sur le

passé. Je gémis seulement de te laisser dans l'esclavage ; mais j'espère que tu n'y oublieras jamais le jeune *Achmed ;* il mérite une place dans ton affection : il est brave, généreux, & tu lui dois la vie ; je sais qu'il t'adore & s'occupe de tous les moyens pour t'arracher à ta captivité ; jusqu'à ce moment fortuné, sois toute entière à la malheureuse Séraphine, toi seule es capable d'adoucir ses peines ; mais pour ta propre sûreté, sois prudente dans toutes tes démarches afin de te conserver à cette malheureuse Etrangère : comme ses amis n'ont pu recevoir aucunes de ses nouvelles, & doivent être dans la plus cruelle des incertitudes, j'ai imaginé un moyen fort simple d'empêcher

qu'à l'avenir leurs Lettres & celles de Séraphine tombent au pouvoir du Sultan, & le voici. Amurat m'a informé que dans les ſublimes jardins, vers la partie de la mer qui regarde l'Aſie, eſt une allée d'orangers magnifiques, dont les branches, chargées de leur fruit d'or, tombent juſqu'à terre, ce qui rend ſon paſſage auſſi obſcur qu'étroit. Cette allée aboutit à une autre de myrtes, ombragée par un double rang de chênes; un piédeſtal termine cette ſombre retraite; une petite urne eſt placée deſſus, & la vue a peine à la diſtinguer parce qu'elle eſt entourée d'une grande quantité de chèvre-feuilles & de glantiers; l'urne eſt creuſe & le couvercle facile à lever. La belle Séra-

phine peut donc y dépoſer ſes Lettres avec confiance, le fidèle Amurát aura ſoin de les envoyer à la maiſon d'Achmed, qui, de ſon côté, ne négligera point de les faire paſſer à leur deſtination. Les réponſes, par les mêmes voies, ſeront placées dans le ſanctuaire indiqué. Adieu, belle Aurore; puiſſent tes pas s'éloigner de toute route épineuſe, & puiſſent tes lèvres de roſes ne jamais tremper dans la coupe amère du déſeſpoir.



LETTRE XIV.

Oſman, Commandeur des Croyans, à Zélim, Chef des Eunuques.

Nous ſommes informés qu'Aurore, la jeune Grecque, que nous croyons entièrement dans nos intérêts, eſt devenue ſécrètement notre ennemie; elle a des intelligences avec l'inſolent Achmed, l'Aga de nos Janiſſaires, elle ne peut donc plus ſans danger reſter la compagne de Séraphine; il faut qu'elle en ſoit ſéparée ſur-le-champ. Telle eſt notre volonté, qu'elle ſoit conduite au château du grand déſert qui eſt à l'extrémité de nos jardins. C'eſt un jeune & tendre

arbrisseau qui auroit dû croître & fleurir sous notre protection ; mais actuellement elle doit être punie ; avec le tems je pourrai adoucir son sort.

Quant à l'unique maitresse de mon ame, l'aimable Séraphine, occupe-toi d'embellir sa vie par tous les moyens possibles. Zélim, elle est semblable au sapin fier & superbe, qui, sur le sommet du Mont-Carmel, est agité & courbé par les vents impétueux de l'*est*, mais sans être jamais déraciné. Tu vois de combien d'art il faudra se servir pour amollir ce cœur de bronze. Je t'ordonne donc de rassembler autour d'elle les vierges les mieux faites & les plus jolies : choisis-les dans le Haram, qu'elles soient habillées avec goût

& magnificence, que leurs cheveux ſoient parſemés de diamans : il faut qu'elles la ſuivent au bain & jettent ſur ſon paſſage des roſes & des violettes. Lorſqu'elle ſe promène triſte & penſive dans les jardins, elles doivent par mille jeux chercher à la diſtraire, qu'elles ployent artiſtement les jeunes branches de vigne, le jaſmin & le chèvre-feuille pour former ſur ſa tête des berceaux odorans : lorſqu'elle traverſe les ſentiers qui conduiſent à différens boſquets, qu'une muſique douce & tendre la ſurprenne agréablement ; quand elle vient s'y repoſer, ordonne aux plus jeunes Eſclaves de danſer devant elle, que d'autres par des chants portent à ſon cœur le plaiſir & la tendreſſe, que tout enfin

conſpire à me faire triompher.

Zélim, je veux que dans ſon appartement on reſpire les parfums les plus exquis de l'Arabie: que ce lieu ſoit appellé le Temple du Bonheur, le mélodieux roſſignol ſe plaît à l'habiter; il s'accouple ainſi que le chardonneret ſur les grands orangers qui ombragent cette retraite: les eaux qui murmurent à l'entour portent à l'ame une douce rêverie; Séraphine en ſentira l'effet: puiſſe ſon cœur être ainſi préparé à l'amour! Zélim, il faut que je la poſsède; car je dois l'avouer, mon bonheur, mon exiſtence dépendent d'un de ſes regards. Les jouiſſances que le pouvoir me donne feroient inſipides ſans elle; ſans Séraphine les plus grands

biens me sembleroient une excessive misère, la gloire elle-même un triste fantôme : oui, j'ose te le dire, je la préfère à l'Empire des Croyans.



LETTRE XV.

Aurore la Grecque, à Séraphine.

J'AI le bonheur d'échapper un moment à la vigilance de mes gardes, & j'en profite, ma très-chère amie, pour vous informer qu'à l'avenir vous pourrez mettre vos Lettres dans l'urne de marbre. Vous y trouverez ſouvent des nouvelles de la malheureuſe Aurore, ainſi que les réponſes de vos amies ; ce dépôt eſt ſûr & nous n'avons rien à craindre.



LETTRE XVI.

Hamet, Grand-Visir, à Osman, Commandeur des Croyans.

MAGNANIME Sultan, ainsi que le figuier, la tête courbée au-dessous des rayons du soleil, ton humble Esclave est prosterné à tes pieds. Illustre Seigneur, mon devoir dans tous les tems est de veiller à la sûreté de ta personne auguste & aux intérêts de ton empire; ton esclave ose donc t'avertir de prendre garde à tes ennemis. La sublime *Porte* est entourée de conspirateurs, de mécontens, qui voyent avec des yeux jaloux la glorieuse splen-

deur de ton règne. Il eſt donc néceſſaire de hâter ton voyage à Damas; le peuple ſemble y être abſolument contraire, les Janiſſaires ſont revenus me trouver avec beaucoup de tumulte & d'inſolence, voulant que je m'oppoſe à ta volonté, en te faiſant renoncer au pélerinage de la Mecque.

Mais j'ai déja commencé à tout préparer pour le départ, les lampes des moſquées ont été miſes dans le creuſet, ainſi que beaucoup d'autre vaiſſelle, ce qui te procurera tout l'argent néceſſaire pour ton voyage. Quand à ta compagne, l'aimable Séraphine, j'ai fait faire pour elle l'équipage le plus ſomptueux, les turbans de ſes eſclaves ſeront ornés de

plumes d'Autruche, son cheval arabe, aussi blanc que la neige, aura une bride enrichie de diamans, & une selle en fleurs d'or & d'argent; mais, auguste Monarque, tu dois te défier de tes ennemis, ils sont nombreux & par conséquent redoutables.



LETTRE XVII.

Osman le Sultan, à Hamet, Grand-Visir.

HAMET, sois parfaitement tranquille, l'ame d'Osman est étrangère à la crainte : ne suis-je pas le souverain de la Mecque & de Médine, brillant d'une gloire céleste ? Va, sois-en bien assuré, le Ciel lui-même prendra soin d'abattre le bras qui oseroit s'élever contre ma toute-puissance.



LETTRE XVIII.

Séraphine, à Julie.

LA Providence daigne, ma bien-aimée ſœur, adoucir mes maux, puiſqu'elle me procure le moyen de faire paſſer une ſeconde lettre à mes plus chers amis; je dis une ſeconde, puiſque de pluſieurs que j'ai écrites, vous n'en avez reçu qu'une, les autres ſont tombées entre les mains du Sultan. Ne dois-je pas encore mille graces au Ciel, qui m'accorde le courage & la patience pour ſupporter la vue continuelle de cet indigne tyran? L'art & la nature ſont réunis autour de moi pour ſéduire

mes ſens & ſubjuguer ma raiſon ; mais que ces moyens ſont inſuffiſans. Ma Julie, l'image de Roland repouſſe ſans efforts tant d'attraits ſéducteurs ; il n'y auroit que la force qui ſeroit à redouter ; mais je la mépriſe, je ſaurai mourir.

En continuation.

J'ai été interrompue par l'arrivée d'Oſman, qui eſt venu me propoſer une promenade ; je n'ai pû me défendre de le ſuivre, & comme vous ignorez les amuſemens du ſérail, je vais entreprendre de vous décrire ceux de cette journée.

A la porte de mon appartement, j'ai été placée dans un

char ouvert, à la droite du Sultan, huit Esclaves superbement habillés le conduisoit, tandis que cinquante Eunuques marchoient devant le sabre à la main. Un nombre encore plus considérable suivoit le char; de cette manière nous traversâmes les jardins & nous parvinmes à une allée de cyprès & de lauriers; nous vîmes au bout une porte magnifique, devant laquelle nous descendîmes du char. Les Eunuques formèrent alors une haie de chaque côté, & douze jeunes filles habillées de blanc, avec des guirlandes & des ceintures de roses, nous conduisirent par une avenue étroite jusqu'à une grotte: nous trouvâmes au fond une ouverture souterraine qui nous dé-

couvrit une colonnade de marbre blanc, illuminée des deux côtés par des lampes de différentes couleurs : au bout de cette colonnade étoit un escalier tournant que nous commencâmes à monter : alors nous perdîmes la vue des lampes, & le soleil revint nous éclairer. Après être montée environ vingt marches, je me trouvai sur un gazon d'une forme circulaire ; il est entouré d'arbres superbes & toujours verds. Je fus placée près d'Osman sous un pavillon très-riche. Là, des Esclaves fort belles & que je n'avois point encore vu, nous présentèrent le sorbet & le café, ainsi que toutes sortes de rafraichissemens ; des voix charmantes se firent entendre derrière le pavillon, accom-

pagnées de flûtes & de clarinettes; après la colation, de jeunes filles dansèrent aux sons de mille instrumens, elles déployèrent une grace & une agilité surprenante; aussi-tôt que la danse fut finie, une troupe de femmes s'avança vers nous; celle qui marchoit la première étoit une Sultane, elle étoit remarquable par son extrême beauté, & tenoit à sa main une couronne de fleurs; elle vint la poser sur ma tête, après avoir mis un genoux en terre devant moi; cet hommage que je n'attendois pas, fut suivi de mille cris d'acclamations, après lesquels nous nous remîmes en chemin, & je fus reconduite à mon appartement, où des larmes me

soulagèrent

ſoulagèrent de la contrainte que je venois d'éprouver.

En continuation.

Je reviens à vous, ma très-chère Julie, car comment ai-je pu ne pas vous dire dans le commencement de ma Lettre, que non-ſeulement j'ai la douce ſatisfaction de pouvoir vous écrire, mais que j'aurai encore le bonheur de recevoir de vos nouvelles : oui, vos Lettres me parviendront sûrement, en les mettant ſous le couvert de l'illuſtre Achmed, Aga des Janiſſaires, à Conſtantinople. Ce moyen a été trouvé par mes amis, & il eſt ſans danger. Vous êtes ſans doute ſurpriſe de m'entendre dire *mes amis :*

hélas! je répète ce nom avec reconnoiſſance; ſachez, ma bien-aimée ſœur, que dans une nation barbare, parmi des infidèles, votre Séraphine a trouvé des êtres compatiſſans; s'ils ne peuvent lui rendre la liberté, au moins ils cherchent à alléger ſes ſouffrances. Une jeune Eſclave Grecque m'a montré depuis que je ſuis dans ces lieux, la tendreſſe la plus vive, c'eſt à elle que je dois l'établiſſement de notre petit commerce de Lettres; mais hélas! elle vient de m'être enlevée: ſans doute ſon amitié a été ſuſpecte, & c'eſt moi (de qui elle a voulu adoucir le ſort) qui rends le ſien plus funeſte; car je ſais qu'elle eſt dans un étroit eſclavage; grand Dieu! prends pitié d'elle.

Il me reſte encore une amie, c'eſt une pauvre Eſclave à qui la nature a donné un viſage auſſi noir que l'ébène; mais elle a placé en elle un cœur ſenſible qui s'eſt attendri au récit de mes douleurs; oui j'ai vu des larmes couler ſur les joues de cette aimable ſauvage : ô bonté de la nature, tu te répands également dans tous les climats! le poſſeſſeur d'un palais de l'Orient, ou l'habitant de l'Arabie déſerte, ont de même une ame capable de ſenſibilité; mais le riche le corrompt par la molleſſe, tandis que l'indigent ſans ceſſe expoſé aux coups de l'adverſité, regarde autour de lui pour partager encore celle de ſes ſemblables.

Adieu, ma Julie; j'attends de

vos nouvelles avec impatience ; mais je vous prie, avant de m'écrire, de viſiter mon cabinet ; vous y trouverez, dans un petit coffre de lacque, un papier de ſatin, qui renferme une boucle des cheveux de mon cher Roland, envoyez-la moi dans votre Lettre, c'eſt tout ce qui me reſte ; tant que je reſpirerai, elle ſera ſur mon cœur.



LETTRE XIX.

Achmed, l'Aga des Janissaires, à Aurore la Belle Grecque.

AMURAT l'Eunuque vient de m'apporter une lettre pour la malheureuse Captive, il m'a promis en même-tems de mettre celle-ci dans l'urne de marbre, en m'assurant que tu pourras facilement l'aller prendre; comme il est obligé de repartir promptement, je me hâte de t'assurer que mes sentimens pour toi, loin de diminuer par l'absence, ne font que s'accroître; oui, charmante & belle Aurore, mon ame est à toi pour jamais, & je ne m'occupe que

des moyens de pouvoir bientôt te tirer de l'horrible esclavage où vient de te réduire le Sultan. Je jure, foi de Musulman de ne pas jouir d'un instant de paix, que cet indigne Monarque ne soit déposé; c'est lui qui m'a dérobé mon bien le plus précieux. Ne t'a-t-il pas arraché de mes bras dans le moment où la plus grande félicité m'étoit accordée, celle d'être uni à toi pour jamais? Oui, l'ame d'Osman est chargée de tous les crimes, ingratitudes, malice, perfidie; qu'il tremble! je saurai me venger. Un parti considérable s'est formé & brûle d'embrasser ma cause: encore un peu de tems, & le Ciel propice m'aidera à renverser ce despote superbe.

LETTRE XX.

Julie, à Séraphine.

O SÉRAPHINE, mon amie, ma sœur, comment vous annoncer? Dieu! pourrez-vous supporter la nouvelle d'un bonheur si inattendu, si extrême? Il vit! Oui, Roland, votre mari, mon frère! Bonté du Ciel, il vit!



LETTRE XXI.

Séraphine, à Julie.

PRENEZ garde, Julie, ne vous jouez pas de ma raiſon ; votre Lettre, en me jettant dans un trouble mortel, ne peut ſéduire mon eſprit ni porter à mon cœur le moindre ſoulagement : Julie, que faites-vous ? Pouvez-vous me tromper ? J'ai ſupporté mes infortunes avec quelque dignité ; j'ai ſu mépriſer les menaces d'un Tyran, ſon eſclavage ; j'aurois plus fait, j'aurois ſu mourir. Mais vous, Julie, briſer mon ame, réveiller tous mes ſentimens, m'offrir des eſpérances ! Non, ma propre con-

viction doit les rejetter, elles me conduiroient au désespoir. Cependant s'il vivoit, si Roland.... ma raison s'égare.... l'agitation de mes pensées ne me laisse plus voir aucun objet ! Roland, vivant.... cela est faux ; Roland est mort, je l'ai vu renversé, couvert de blessures, nageant dans son sang. Les barbares ! ils lui portent mille coups, mon enfant est massacré ; je les vois encore sortant de derrière une tente, armés de sabres étincelans ; à leur aspect cruel & féroce mes cheveux se hérissent sur mon front, je m'écrie : fuis Roland ! fuis ces horribles assassins. Dieux ! il est entouré. Je le vois, il tombe expirant ! Oui, il est mort, & je suis perdue. . . .

. . . .

LETTRE XXII.

Julie, à Séraphine.

(*Cette Lettre est écrite avant la réception de celle que l'on vient de lire*).

OUI, Séraphine, c'est à présent que je puis vous répéter avec assurance que Roland vit, qu'il nous est rendu ! L'agitation de mes esprits me fit oublier de vous dire dans ma dernière Lettre qu'un jeune Officier m'avoit écrit pour me confirmer cette bienheureuse nouvelle, qu'un bruit public avoit déja annoncée ; ce jeune homme est l'ami de mon frère, & se nomme Carlos ; il me marquoit

que ses blessures étoient extrêmement dangereuses, & que je ne devois pas perdre un instant à me rendre auprès de lui : il m'indiquoit le village où on l'avoit porté, appellé *Rosdike*, à six lieues de *Bracklaw;* je n'ai pu y arriver qu'en trois jours. Je m'arrêtai & descendis à la première cabane que je trouvai ouverte. Ayant demandé avec empressement si l'on connoissoit un Officier nommé Roland, & qui étoit fort mal de ses blessures; on m'indiqua sur-le-champ la chaumière où il étoit : pour y aller il falloit traverser tout le village; je volai plutôt que je ne marchai à cette chère demeure. Carlos m'ayant apperçue de la porte courut à ma rencontre, il me soutint dans ses bras, où je fus

prête à m'évanouir ; à peine puis-je prononcer ce peu de mots : vit-il ? Oui, fut toute sa réponse. Le Ciel vous bénisse, m'écriai-je, pour cette heureuse nouvelle ! Ah ! Monsieur, courons à lui, que j'embrasse mon frère. Vous ne le pouvez pas dans ce moment, répondit Carlos. Quoi ! mon frère, mon frère chéri ? Dieu, je veux le voir ou mourir ! Calmez-vous, Madame, me dit-il, Roland dans ce moment ne pourroit jouir du bonheur de vous voir ; sa fièvre est très-violente & son délire.... Ah ! c'est pour cela qu'il a besoin d'assistance.—Il n'en manque pas, soyez assuré qu'il a tous les secours ; depuis quatre jours je n'ai pas quitté le chevet de son lit, & actuellement le Chirurgien

est près de lui & ne l'abandonnera pas..... — Ah, pauvre Roland ! — Pour l'amour de votre frère, daignez, Madame, montrer plus de courage. En disant cela il me fit entrer dans la chaumière; je m'assis dans la première chambre & Carlos en sortit pour m'aller chercher quelques rafraîchissemens : il revint avec un petit pot de miel & un gâteau d'une pâte très-brune, il me conjura d'en prendre un peu : je lui dis que j'allois faire mes efforts pour cela, quoique je me sentisse beaucoup d'étouffemens; il quitta la chambre l'espace d'un quart d'heure, pendant lequel un déluge de larmes me soulagea beaucoup; à son retour, je vis sur son visage l'expression de la

joie. Mon ame s'émut avec violence : eh bien ! m'écriai-je.... mon frère. — Soyez tranquille, Madame, Roland eſt mieux ; le Chirurgien vient de m'aſſurer qu'il y avoit tout à eſpérer, la fièvre eſt fort diminuée & actuellement il jouit d'un ſommeil doux & tranquille. À ces mots conſolans, je levai mes mains vers le Ciel pour lui rendre grace ; & Carlos reprenant la parole : Madame, me dit-il, à préſent que je ſuis plus calme, puiſque la vie de mon ami ſemble aſſurée, je dois vous demander mille pardons pour la manière bruſque, & peut-être incivile dont je vous ai reçue : mon trouble dans ce moment étoit extrême, il fut encore augmenté par votre vue, dont l'aſpect

touchant auroit ému l'ame la plus insensible.... Mais, Madame, sans doute vous desirez savoir comment Roland fut rendu à ses amis, après que d'infâmes meurtriers avoient cru le laisser sans vie ?

Vous savez que le soir de la bataille, il fut rejoindre sa femme qui s'étoit tenue dans une tente voisine du Camp : ce fut-là qu'à peine arrivé il fut assailli par un gros d'Ennemis qui l'assassinèrent plutôt qu'ils ne le combattirent, & Séraphine fut aussi-tôt emmenée prisonnière. La nouvelle de la mort de Roland fut sue très-promptement au Camp. Un Officier, qui avoit été témoin de la manière dont il avoit défendu son pays pendant cette journée, ne

voulut pas qu'un ſi brave homme fût privé de la ſépulture, & prenant avec lui quelques-uns de ſes compagnons, il ſe mit en chemin pour aller chercher le corps de Roland. Arrivés au lieu où il étoit, ils alloient l'enlever ſans précaution, quand, malgré la quantité de bleſſures dont il étoit couvert & le ſang où il nageoit, ils apperçurent quelques ſignes de vie (pour l'enfant, il étoit entièrement maſſacré). Ayant alors quelques eſpérances de le ſauver, ils panſèrent ſes bleſſures de leurs mouchoirs, & le portèrent avec ſoin juſqu'à cette chaumière; auſſi-tôt que j'en fus informé, je volai à ſon ſecours; je n'ai pas beſoin, Madame, de vous dire quelle a été ma peine & mes craintes juſ-

qu'à ce moment où le Ciel daigne nous rendre l'efpérance. Carlos ceffa de parler en cet endroit, & moi, ma chère Séraphine, je vous laiffe auffi, mais fatisfaite & heureufe d'avoir pu porter à votre cœur une joie fi inattendue.

Les gens chez qui nous fommes, font les meilleurs du monde; hélas! ils m'ont donné tout ce qu'ils ont, leur lit & leur chambre; il fe font retirés dans un mauvais réduit à côté, mais feulement pour la nuit; le jour nous fommes tous enfemble; fi j'avois l'efprit plus libre, je trouverois un vrai plaifir dans leur converfation fimple & naïve.

LETTRE XXIII.

Aurore la jeune Grecque, à Séraphine.

IL y a long-tems, ma douce amie, que je vous promets de vous raconter les évènemens de ma vie; & mon extrême captivité me laiſſant beaucoup de loiſir, je l'employe avec plaiſir à vous en écrire les détails : vous y verrez, ma chère Séraphine, bien des infortunes pour une perſonne de mon âge; mais je puis vous aſſurer qu'une de celles qui m'ont le plus ſenſiblement touchée, a

été la perte de votre charmante ſociété, & cette dure ſéparation me fait tous les jours répandre encore bien des larmes.



HISTOIRE

D'AURORE.

JE ſuis né dans une petite ville appellée *Karais*, dans la Province de Macédoine, ſituée à l'orient de l'Archipel ; à l'âge de neuf ans je fus vendue par mes parens à un Marchand Turc, qui, régulièrement deux fois l'année, venoit à *Karais* & aux environs pour y acheter tout ce qu'il y avoit de plus jolies filles ; ma ſœur, plus âgée que moi de quatre ou cinq ans, lui avoit été vendue l'année d'avant ; comme je l'aimois beaucoup, l'eſpérance de la retrouver me fit quitter ſans peine mes parens.

fus conduite avec plusieurs es filles de mon âge, à une maison que ce Turc possède à Belgrade (*); c'est un entrepôt où il les garde & les fait élever. Elles apprennent la danse, la musique & à toucher de plusieurs instrumens; leur éducation achevée, c'est ordinairement les Turcs les plus riches & du rang le plus élevé qui les achètent (**).

J'avois passé peu de tems dans

(*) Village près de Constantinople.

(**) On m'a assuré que les enfans sont communément vendus aux Turcs par leurs parens; & quand en grandissant ils deviennent moins beaux qu'ils ne promettoient, ils restent esclaves, & sont destinés à servir toute leur vie.

Mémoires du Baron de Tott.

ce Séminaire, lorſqu'un vieux Officier de la Maiſon du Grand Seigneur vint pour choiſir des Eſclaves pour ſon Haram. Après avoir acheté trois belles filles, il étoit prêt à ſe retirer, quand par haſard il jetta les yeux ſur moi, & m'ayant regardé long-tems avec attention, il ſe tourna enſuite vers le Marchand & lui dit : que quoiqu'il vînt d'acheter de très-belles femmes, il ne pouvoit pas raiſonnablement ſe flatter à ſon âge d'en avoir des enfans, ce qui lui faiſoit ſouhaiter vivement de m'enmener avec lui & de m'adopter pour ſa fille ; le marché fut bientôt conclu, & nous partîmes pour nous rendre à ſa maiſon ; mais je n'y reſtai pas

long-tems. Une aventure aſſez extraordinaire m'en fit bientôt ſortir. Mon nouveau père étoit un Turc d'un rang fort conſidérable, puiſqu'il étoit Surintendant du Sérail. Quoique cet emploi demande beaucoup de prudence, il eſt à croire qu'il en manquoit quelquefois, car il avoit pris l'odieuſe habitude de s'enivrer d'opium, ce qui fit qu'un jour, étant entièrement hors de ſens, il prit querelle avec un jeune Turc le plus beau du monde, tant par ſa taille que par ſa figure; l'objet de la diſpute étoit la beauté de ſes femmes, qu'il ſoutenoit audeſſus de tout ce que l'on avoit vu juſqu'alors. Le jeune homme demanda de pouvoir en juger par lui-même, & le vieux Officier

n'héſita pas à le conduire à ſon Haram, où les femmes voyant ſubitement ouvrir leurs portes & entrer un jeune homme parurent effrayées ; elles baiſsèrent leurs voiles, & ſe plaignirent hautement d'une telle imprudence & infraction à la Loi. Malgré leur ſoin à ſe cacher, le jeune Turc eut le tems de contempler leurs charmes ; il fut frappé ſur-tout de la beauté d'une des plus jeunes, nommée Armide ; & avant de ſortir de ce lieu, il trouva le ſecret de l'informer de l'impreſſion qu'elle avoit faite ſur ſon cœur. Armide de ſon côté, ſenſible à la préférence qu'il lui accordoit ſur toutes les autres femmes, le regarda de façon à lui donner les plus douces eſpérances ;

rances ; de manière qu'en très-peu de tems, avec le ſecours d'un Eunuque, qui ſe laiſſa corrompre, ils eurent un commerce de Lettres bien établi, & Armide ſe détermina ſans peine à quitter le Haram pour joindre ſon amant : comme j'étois ſa favorite, elle me fit confidence de ſon deſſein, & me vantant beaucoup les charmes de la liberté, il fut facile de me déterminer à la ſuivre ; les précautions furent ſi bien priſes, que rien ne s'oppoſa à notre fuite.

A minuit, nous traversâmes doucement les jardins, & à l'extrémité nous rencontrâmes notre libérateur, qui nous attendoit avec l'Eunuque qui l'avoit déja ſervie ; il étoit deſcendu à l'aide

de grosses cordes, de la même manière nous escaladâmes tous trois le mur qui étoit très-élevé; il est vrai qu'une fois parvenu au haut, une échelle commode étoit de l'autre côté, & nous n'eûmes point de peine à descendre. Nous fûmes bientôt rendus à sa maison, qui étoit située dans un des fauxbourgs de Constantinople. Armide y jouit du bonheur destiné aux tendres amans, pour moi je ne pensois qu'à m'amuser, rien n'occupoit mon cœur; mais tout y portoit la joie & le plaisir; j'étois par exemple fort divertie d'aller aux bains publics. Parmi toutes les femmes que je vis, j'en remarquai une dont la figure me plut beaucoup; il me parut qu'elle me regardoit avec

attention, je n'en eus pas moins à l'examiner; les jours ſuivans ſes regards s'attachèrent encore plus ſouvent ſur moi; à la fin j'en fus embarraſſé : je ne ſavois ce qui pouvoit lui inſpirer une ſi grande curioſité, je cherchai à m'y ſouſtraire; elle vit mon intention, & cela la détermina à me parler; les avances de politeſſes qu'elle me fit me furent très-agréables, ſa converſation avoit quelque choſe de touchant qui intéreſſoit d'abord : il fallut donc peu de jours pour nous lier, & bientôt la plus tendre amitié s'établit entre nous; cependant nos âges étoient différens : Daxalla, c'eſt ainſi qu'elle ſe nommoit, avoit quelques années de plus que moi, cela n'em-

pêcha pas que ma tendreſſe pour elle ne s'accrut chaque moment davantage ; je ſouffrois de ſon abſence, & toute ma joie étoit d'aller aux bains où j'étois sûre de la trouver ; j'avois auſſi bien de l'amitié pour Armide, mais ce ſentiment étoit foible en comparaiſon de ma tendreſſe pour Daxalla ; de plus, la première étoit ſi remplie de ſon amour, que tout autre objet lui étoit devenu indifférent. Un jour que j'étois dans le *chiosk* (*) avec ma nouvelle

(*) *Le chiosk* eſt une chambre fort grande au milieu d'un jardin ; au centre eſt une ſuperbe fontaine, on monte à cette chambre par neuf ou dix marches. Les murailles ſont des jalouſies dorées, autour deſquelles on voit de jeunes vignes entrelacées de jaſmin & de

amie, & que j'admirois la beauté des jardins, elle me dit qu'elle n'étoit pas aussi charmée que moi de l'agrément de ce lieu, que le plaisir de m'y voir étoit la seule raison qui l'y faisoit venir aussi souvent, & que si je voulois en être persuadée, il falloit que je l'accompagnasse à sa maison : j'acceptai de grand cœur sa proposition, je ne fus pas peu surprise en y arrivant, de trouver au lieu d'une habitation ordinaire, un superbe palais, embelli par le goût & la magnificence; les

---

chèvre-feuille. Ce lieu est entouré de très-beaux arbres; il est frais & agréable, & les femmes Turques y passent beaucoup de tems, elles s'y occupent de musique & de broderie.

Mémoires de Lady-Montague.

jardins étoient certainement fort au-dessus de ceux que nous venions de quitter, j'étois tout-à-la-fois étonnée & ravie. Daxalla me dit que depuis deux ans, elle avoit épousé le maître de ces lieux, qui étoit le gardien des trésors du sérail; mon cher Soliman, ajouta-t-elle, a trois autres femmes; mais je ne dois pas les regarder comme des rivales, car elles sont enfermées dans le Haram, & il est très-rare qu'il les voye *; je pos-

(*) Les femmes Turques contribuent fort peu aux plaisirs de leur maître. Je puis au moins assurer que plusieurs de mes amis m'ont montré beaucoup de dégoût pour leur Haram, qu'ils ne visitoient que quand ils avoient quelques Esclaves nouvelles, ou quand il étoit nécessaire de remettre l'ordre parmi ces Beautés & que le Surindant en étoit incapable.

Mémoires du Baron de Tott.

sède ſeule ſes ſoins & ſon amour. Comme elle achevoit de parler, Soliman entra dans la chambre où nous étions, la joie qu'il montra en l'abordant me prouva à quel point elle en étoit aimée; elle lui avoit ſi ſouvent parlé de moi, que je reçus de ſa part mille marques d'affection; enfin, ma chère Séraphine, pour ne pas vous ennuyer par de trop longs détails, je vous dirai qu'après de tendres inſtances de leur part, je me déterminai volontiers à ne plus les quitter, j'étois perſuadé qu'Armide me perdroit ſans peine; effectivement, quand je lui fis part de mon deſſein, elle ne me montra que peu d'empreſſement à me retenir: ainſi après d'aſſez légers témoignages d'a-

mitié, nous nous féparâmes, & je me trouvai bien heureufe en penfant que j'allois pour toujours vivre avec ma chère Daxalla ; mes efpérances d'abord ne furent point trompées, près d'une année s'écoula dans les douceurs d'une affection mutuelle ; mais hélas ! que mon fort devint enfuite affreux, je n'y puis penfer encore fans frémir d'horreur : il m'arrivoit d'aller fouvent vifiter les femmes du Haram ; leurs jeux, leurs amufemens m'étoient agréables, j'en recevois auffi beaucoup de careffes ; de manière que le tems où je ne pouvois voir Daxalla, je le paffois volontiers avec elles. Un jour que la converfation avoit prife entre nous un tour plus férieux qu'à l'ordinaire, je

parlai long-tems de Daxalla ; ſa ſanté depuis quelques jours étoit dérangée, & ſes eſprits aſſez abattus ; j'en montrai de l'inquiétude & de la peine. La plus jeune des femmes (qui étoit une très-belle perſonne) me dit en riant, qu'elle avoit un ſpécifique sûr, qui rendroit à mon amie ſa gaieté ordinaire : & ſur le champ elle courut chercher un petit paquet de poudre blanche qu'elle me montra, elle me dit qu'il falloit le donner à Daxalla dans ſon café ; mais ſans qu'elle s'en apperçût, ſans quoi le remède ne produiroit aucun effet ; mon inexpérience me faiſant croire tout ce que cette indigne femme me diſoit, je pris avec empreſſement la poudre de ſes mains, & dès le lendemain

je la fis prendre à ma chère & malheureuse amie sans qu'elle pût s'en douter : le premier instant ne me fit rien douter, au contraire elle parut mieux, la langueur que je lui avois vue avant se dissipa entièrement, elle me parla avec chaleur & tendresse du premier jour qu'elle m'avoit rencontrée ; & me prenant dans ses bras, ma chère Aurore, me dit-elle, ne vous souvient-il plus que vous avez une sœur : je la regardai avec étonnement, ne comprenant pas comment j'avois pu la méconnoître si long-tems ; mais quoiqu'alors, je ne pusse plus douter qu'elle ne fut ma sœur par tout ce qu'elle me dit, elle étoit si fort embellie, qu'il n'étoit pas étonnant que ne l'ayant pas

vue depuis mon enfance, rien ne m'en eût rappellé l'idée. Après que nos premiers transports furent calmés, nous marquâmes un égal empressement pour savoir ce qui nous étoit arrivé, j'allois commencer la première mon récit, lorsque Soliman entra; ma sœur me fit connoître à lui; il parut comblé de joie, il me fit mille caresses, & m'assura qu'il vouloit être mon ami & mon protecteur; comme j'étois occupée de lui marquer toute ma reconnoissance, je vis ma sœur changer de visage & venir aussi pâle que la mort. Soliman crut comme moi que c'étoit une de ces indispositions auxquelles elle étoit sujette; mais l'ayant examinée de plus près, il s'écria, grand Dieu!

je vais perdre Daxalla, elle eſt empoiſonnée ; ces paroles me remplirent de terreur, je tombai aux genoux de ma ſœur, dans un ſaiſiſſement inexprimable ; Soliman la tenoit dans ſes bras & reſpiroit à peine, il voyoit la beauté qu'il adoroit combattre déjà contre une mort prochaine, elle fit un effort ſur ſa foibleſſe, & le regardant avec des yeux où la plus vive tendreſſe étoit encore peinte : mon cher Soliman, lui dit-elle, il eſt vrai, je me ſens frappée par l'ange de la mort ; mais je ne ſuis point effrayée de ma fin, me ſéparer de vous eſt la ſeule peine que je reſſente ; cependant ſoyez sûr, oh mon tendre époux ! que je ne murmure point de mon ſort ; j'ai goûté ſur la terre le bon-

heur suprême d'être aimée de vous, votre inviolable amour m'a fait jouir d'une félicité sans bornes, & la douceur de mourir sur votre sein n'est-elle pas cent fois préférable à la douleur que j'aurois pu éprouver ; celle de survivre à votre affection ? Je vous la demande cette affection dont je vais être privée ; qu'elle soit la sauve-garde de ma chère Aurore, sa jeunesse a besoin de vos soins, accordez-les moi pour elle. Soliman voulut répondre, mais ses larmes & ses soupirs étouffèrent sa voix ; j'oubliois de vous faire une prière, ajouta ma malheureuse sœur : oh Soliman ! je n'en puis douter, je meurs victime de la jalousie, mais je vous

ſupplie & vous conjure de ne point venger ma mort ſur mes rivales ; hélas ! à leur place, puis-je ſavoir juſqu'où m'auroit portée mon amour ? Ne pas me venger ! s'écria Soliman, avec de la rage & du déſeſpoir ; je percerai le cœur de l'infâme monſtre, oui, je veux...... Arrêtez, dis-je à Soliman, que vos coups ne tombent que ſur moi, je demande la mort & la mérite ; miſérable que je ſuis ! j'ai empoiſonné ma ſœur ! Il recula d'horreur, & porta la main ſur ſon ſabre, mais ſans le tirer ; il reſta comme pétrifié, ſans aucun mouvement. Ma malheureuſe ſœur ſoulevant ſa tête, me regarda avec des yeux où la pitié étoit peinte : Aurore,

me dit-elle, éclairciſſez ce terrible myſtère. Alors je lui contai au milieu de mille ſanglots, quelle avoit été ma funeſte crédulité envers cette femme du Haram, dont j'avois reçu la poudre; mon déſeſpoir me fit lui jurer cent fois de ne pas lui ſurvivre. C'eſt aſſez, Aurore, me dit-elle en m'interrompant, vous êtes innocente, ainſi je meurs contente, quoique victime de l'envie : en diſant cela elle me ſerra contre ſon ſein; mais la force venant à lui manquer, elle retomba dans les bras de l'infortuné Soliman, où elle expira quelques momens après. Je ne vous dirai rien de la douleur que j'éprouvai; non, Séraphine, votre cœur ſenſible ne

comprend que trop quelle fut l'horreur de ma ſituation ; je fus long-tems ſans la ſentir, l'excès de mon malheur me faiſoit enviſager tous les objets avec une eſpèce de ſtupidité ; ſeulement à la voix de Soliman, je me ſentois ranimer, mon cœur ſe gonfloit avec violence, il me ſembloit que j'allois expirer ; je me jettois alors à ſes pieds, j'embraſſois ſes genoux, & le priois à grands cris de me pardonner ; ſa bonté indulgente prenoit pitié de ma douleur, il m'embraſſoit avec tendreſſe, & un déluge de larmes me rendoit à la vie. Une année entière s'écoula de cette ſorte, quand un jour, Soliman revenant du ſérail, me dit que

les affaires de ſa charge l'obligeoient d'aller à *Médine*, (*) & qu'il falloit qu'il partit ſans délai, ce qui faiſoit que ne pouvant attendre la caravane ordinaire pour traverſer le grand déſert, il alloit prendre une garde particulière pour l'eſcorter ; il me dit que ne pouvant ſavoir le tems de ſon retour, c'étoit avec peine qu'il me laiſſoit derrière lui ; comme j'avois beaucoup entendu parler des beautés de Médine, je lui propoſai d'être du voyage, ce qu'il accepta avec joie ; ainſi ayant pris toutes les précautions néceſſaires pour notre ſûreté, nous nous mîmes en route. Les

(*) Ville fameuſe en Arabie, & où ſe trouve le tombeau de Mahomet.

premiers jours de notre marche me parurent assez agréables ; mais en approchant du désert, une sombre mélancolie s'empara de mon ame, ces lieux sauvages & sans culture me semblèrent redoutables ; je croyois que chaque rocher devant lequel nous passions, nous cachoit des voleurs & des assassins. Soliman plaisantoit de mes frayeurs pour tâcher de les détruire, mais je l'assurai que sûrement nous serions attaqués, & malheureusement ma prédiction ne fut que trop vrai ; car, le même soir voulant nous reposer, nous fîmes dresser nos tentes & décharger nos chamaux ; nous allions prendre un léger repas, lorsqu'une troupe d'Arabes fondit sur nous & nous fit

prisonniers, avant que nous eussions le tems de nous mettre en défense; nos bagages furent d'abord ce qui les occupèrent, ils en firent le partage, après quoi ils se divisèrent en deux bandes; celui qui paroissoit être leur commandant, me prit de son côté, & j'eus la douleur de voir Sοliman emmené par la seconde division, cette séparation me parut plus cruelle que la mort; on se mit en marche, mais ce ne fut qu'après le coucher du soleil que nous arrivâmes dans une espèce d'antre entourée de rochers; ce lieu inspiroit la terreur. Le Capitaine me montra beaucoup d'intérêt & de pitié, m'assurant qu'il vouloit me regarder comme sa fille; que comme telle, je serois

reſpectée par toute la troupe ; ce diſcours en m'ôtant mes craintes, ne diminua pas ma douleur, je penſois au ſort de Soliman ; au mien, & j'étois inconſolable ; je fus forcée de me mettre à table avec les voleurs ; on leur ſervit un très-grand ſouper ; après le repas, le Capitaine leur adreſſa un diſcours qu'ils écoutèrent de la manière la plus reſpectueuſe, reſtans de bout les bras croiſés ſur leur poitrine, & dans un ſilence non interrompu.

» Mes braves compagnons, » leur dit-il, comme nous cou» rons également les mêmes dan» gers, il eſt juſte que chacun de » nous aye ſa part des richeſſes » conquiſes par une commune » valeur, j'eſpère que malgré le

» pouvoir que vous m'avez ac-
» cordé fur vous, pouvoir fans
» bornes (& dont je pourrois
» abufer) vous n'avez jamais eu
» à vous plaindre de ma juftice
» dans toutes les occafions im-
» portantes. J'ai facrifié mon in-
» térêt particulier au bien général
» de la fociété; ma feule volonté
» n'a jamais infligé aucune peine;
» fi je me reconnoiffois des en-
» nemis parmi vous, je les laiffe-
» rois vivre jufqu'à ce que les loix
» de notre république vinffent à
» les trouver coupables & à les con-
» damner. Je me plais à oublier
» que je fuis votre Commandant,
» voulant toujours vivre avec vous
» tous dans une parfaite égalité;
» fi quelqu'un a des fujets de
» plaintes contre moi, qu'il parle ».

A ces mots toute la troupe marqua par de grands applaudissemens combien elle avoit à se louer de son Commandant qui continua à leur parler ainsi : « Les témoignages que vous me donnez » de votre affection, mes braves » compagnons, me font le plus » grand plaisir ; ils me flattent » d'autant plus que je crois les » mériter par ma conduite à votre égard, & c'est d'après » cela que j'ose vous demander » comme une faveur ce que ma » seule autorité pourroit exiger : » cette jeune Grecque m'a touché, » je la regarde déja comme ma » fille, ce qui me fait desirer » qu'elle ne dépende ici que de » moi, & qu'aucun de vous ne » puisse y prétendre ». Un con-

ſentement unanime fut donné par les voleurs : ils crièrent tous plusieurs fois : vive notre Commandant & la belle Grecque; auſſitôt je fus remiſe à une vieille femme pour être conduite dans un petit bâtiment ſéparé de ceux de la troupe ; là, je me livrai de nouveau à tout mon chagrin ; cependant la vieille me montra plus d'humanité que je devois en eſpérer ; elle m'invita à prendre quelque repos, me diſant que je ſerois très-heureuſe avec ſon maître, que je ne manquerois jamais de rien ; mais j'avois horreur de tout ce qui m'environnoit, les meubles, quoique fort beaux, montroient par leur diverſité que c'étoit la dépouille de pluſieurs voyageurs. Abballan (c'étoit le nom du Capitaine) vint me voir

le lendemain matin, il me fit mille careſſes, m'appella ſa fille; mais des larmes abondantes furent toute ma réponſe; cela ne le rebuta point, il revint tous les jours ſuivans paſſer pluſieurs heures avec moi, & il fut charmé en voyant que je commençois à me diſtraire; (quand on eſt bien jeune on ne peut s'affliger longtems de ſuite) j'avois trouvé dans ma chambre une guitarre & je m'amuſois à en jouer; Abballan m'écoutoit avec beaucoup de ſatisfaction pincer cet inſtrument & l'accompagner de ma voix, & quand j'avois fini, il me racontoit ſes exploits & ceux de ſes camarades; je n'oſois lui montrer ma répugnance pour de telles converſations; il me vantoit auſſi ſon humanité

humanité, m'assurant que c'étoit toujours contre son gré quand on agissoit avec trop de violence.

Un jour il vint m'avertir qu'il étoit obligé de me quitter pour aller combattre une troupe qui avoit eue des discussions très-injustes avec la sienne; lorsqu'il fut de retour il me dit que la troupe avoit lâchement pris la fuite, & qu'il n'avoit pu ramener qu'un seul d'entr'eux, qui alloit par sa mort payer pour tous les siens : j'employai l'influence que je me connoissois sur Abballan pour l'engager à révoquer un ordre si cruel; mais il me dit que cela étoit impossible, qu'il ne lui étoit pas permis de consulter son cœur, qu'il falloit qu'il

suivit les Loix établies parmi eux, & que les enfreindre seroit d'un grand danger. Forcée de me taire, je me retirai dans ma chambre pour y pleurer mon triste sort ; mes fenêtres donnoient sur une petite place toute entourée de rochers : ce fut-là que le lendemain matin je vis amener le prisonnier ; six Arabes étoient armés de fusils & devoient faire feu sur lui au signal que donneroit le Commandant ; mon premier mouvement fut de fuir à l'autre extrêmité du bâtiment pour n'être pas témoin d'un si horrible spectacle ; mais par une curiosité dont je ne pourrois dire la raison, je cherchai avant à discerner les traits du malheureux qui alloit subir la mort. Dieu ! de quelle horreur

ne fus-je point frappée, quand je reconnus dans ce prisonnier mon cher Soliman !

Sa vue me glaça d'effroi, cependant je fus assez heureuse pour prendre sur-le-champ le meilleur parti; je ne pouvois pas aller implorer la clémence d'Abballan, qui étoit de l'autre côté de la Place, puisqu'avant que je fusse vers lui, le fatal signal pouvoit être donné; cette réflexion me frappa aussi promptement que l'éclair; je sortis donc de ma chambre, & courant à Soliman je le serrai dans mes bras & m'écriai : oh mon protecteur ! mon frère, je veux mourir avec vous ! Abballan, fort étonné de mon action, vint à moi avec hâte pour en savoir la raison; je me jettai à ses pieds avec

toutes les marques du désespoir, & lui dis que s'il ne m'accordoit pas la vie de ce prisonnier, qui étoit mon frère, on pouvoit à l'instant creuser mon tombeau près du sien. Abballan donna ordre sur-le-champ que l'exécution fût suspendue ; les Arabes se retirèrent en silence, & moi je tombai de nouveau à ses genoux ; ma reconnoissance ne put s'exprimer que par des larmes. Soliman de son côté, quoiqu'il m'eût d'abord reconnue, ne pouvoit parler ; mille sentimens l'agitoient, il avoit cru sa mort certaine, le bonheur de me retrouver ensuite lui sembloit un miracle. Abballan me pria de me retirer, & m'assura que bientôt il me rameneroit mon frère. Effectivement, je les vis entrer

dans ma chambre deux heures après. Ils sortoient d'une assemblée générale où Abballan avoit si bien parlé, que non-seulement la vie de mon cher Soliman étoit en sureté, mais ils avoient encore consenti qu'il fût nommé Commandant en second. Après de si douces assurances, Abballan nous laissa ensemble: le plaisir de notre réunion fut d'abord tout ce qui nous occupa; mais ensuite de tristes réflexions vinrent en prendre la place; je trouvai que le sort de Soliman étoit bien cruel, forcé comme il l'étoit de commander une bande de voleurs; enfin, ma chère Séraphine, pour vous tirer bien vîte de cet antre horrible, je vous dirai que les Arabes eurent le desir de

changer de domicile, ils choisirent un lieu convenable dans le désert, & nous nous mîmes en marche pour nous y rendre : le bonheur voulut qu'une troupe de Janissaires nous rencontra ; les voleurs les attaquèrent avec intrépidité, & Soliman ayant apperçu à leur tête Achmed, son ami intime, il courut vers lui & le supplia de nous arracher des mains des voleurs. Achmed nous fit aussitôt entourer par sa troupe, & ce fut à ses côtés que Soliman combattit. Abdallan fit tous ses efforts pour nous reprendre, mais ce fut inutilement, les siens ayant été très-maltraités, il fut obligé de prendre la fuite.

Alors Achmed résolut de retourner à Constantinople où So-

liman à son arrivée fut rétabli dans son emploi & sa dignité au Sérail. Son affection pour moi étoit encore augmentée & nous vivions heureux. Je ne vous cacherai point, ma tendre amie, que la présence d'Achmed y contribuoit beaucoup ; mon frère voyoit avec plaisir ses fréquentes visites, & moi le regardant comme mon libérateur, je ne faisois point de difficulté de me montrer à lui sans voile (*).

(*) La Loi de *Namekrem*, défend à toutes femmes de paroître sans voile devant les hommes, excepté leur mari. Cette Loi n'est certainement pas favorable pour les mariages d'inclination ; car un Turc qui épouse la fille ou la veuve de son voisin, ne l'a jamais vue, & il ne peut se déterminer que sur l'opinion des femmes qui la connoissent.

Nous ne fûmes pas long-tems sans nous attacher fortement l'un à l'autre. Achmed possède toutes les qualités qui font aimer, & sa figure qui est une des plus agréables que j'aie jamais vue, est sûrement le moindre de ses avantages. Soliman, charmé de notre mutuelle inclination, ne songea qu'à nous unir promptement, & mon cœur n'y mettant aucun obstacle, le jour de notre mariage fut fixé; malheureusement le bruit de mon séjour chez les voleurs ainsi que de ma délivrance, s'étoit répandu dans la ville; le Grand Seigneur l'avoit appris, & comme on lui avoit exagéré ma beauté, il voulut que je lui fusse amenée; cet ordre nous jetta dans une douleur que rien ne pouvoit adoucir, parce

qu'Achmed avoit tout lieu de craindre que le Sultan, qui croyoit avoir à se plaindre des Janissaires, ne voulût se venger sur lui en me gardant captive : il ne se trompoit point ; le Sultan fit peu d'attention sur ma figure, mais donna ordre sur-le-champ qu'on me conduisît dans le Sérail, où depuis il ne m'a jamais honorée d'un regard; voilà, ma chère Séraphine, quels sont mes malheurs, je les ai vivement sentis & votre seule présence étoit capable de les adoucir ; mais Dieu! loin de vous je me désespère, je ne pourrois même supporter mon existence si l'espérance, ce baume salutaire, ne soulageoit mes maux. J'ai trouvé dans l'urne de marbre une Lettre de mon cher Achmed; il m'assure qu'il s'occupe de ma

délivrance, qu'aucune difficulté ne peu l'arrêter, & qu'il a tout lieu de se flatter qu'une révolution dans l'empire n'est pas éloignée.

Fin de l'Histoire d'Aurore.



LETTRE XXIV.

Julie, à Séraphine.

Des Lettres qui m'arrivent dans l'instant de Varsovie, m'assurent qu'un courier de la Cour est parti pour se rendre à Constantinople; que parmi ses dépêches il a l'ordre de traiter de votre liberté à quelque prix que ce soit. Ma Séraphine, ma bien-aimée sœur, quelle joie excessive cette nouvelle a porté dans mon sein; enfin, mes justes sollicitations ont donc été écoutées, & j'ai la douce espérance de pouvoir bientôt vous serrer dans mes bras.

LETTRE XXV.

Séraphine, à Julie.

MA joie n'eſt encore pour mon cœur qu'un ſentiment paſſager; oui, ma chère Julie, malgré l'aſſurance que vous me donnez, mille craintes me troublent & m'agitent : ſans doute vous ne voulez pas me tromper; oh non, ma confiance en vous eſt parfaite; mais je remarque que vous n'avez point encore vu mon époux, oh! dites-moi que vous l'avez vu, qu'il reſpire, qu'il m'aime, que bientôt rejointe à lui..... Malheureuſe! je ſuis dans les fers! & rien juſqu'à préſent ne peut me faire eſpérer la liberté.

LETTRE XXVI.

Séraphine, à Aurore la jeune Grecque.

JE ne peux, ma chère Aurore, ſupporter ma ſituation préſente: hélas! chaque jour je vais à l'urne de marbre ſans y trouver de Lettres. Dieu! feroit-ce une illuſion funeſte, mon cher Roland a-t-il ſuccombé à ſes bleſſures? L'eſpérance qui m'a été donnée ſeroit alors le poiſon le plus funeſte; à peine je reſpire dans l'attente où je ſuis; privée de vous, ma tendre & fidelle amie, les ſentimens les plus douloureux m'oppreſſent, & je ſuis forcée de les renfermer dans mon ſein. Char-

mante Aurore, votre captivité ajoute encore à mes peines ; je sais que vous la supportez avec patience, mais moi qui l'ai causée, puis-je vivre & vous savoir malheureuse.



LETTRE XXVII.

Julie, à Séraphine.

Très-chère Séraphine, votre amour pour Roland vous a jettée dans des craintes imaginaires, & n'auroit jamais dû naître, si, comme vous le dites, vous aviez eu dans votre fœur une parfaite confiance ; mais je vous pardonne ! hélas ! je le fais ! un excès de fenfibilité ôte à l'efprit la faculté de juger : me croyez-vous enfin, quand je vous dirai que non-feulement votre époux vous eft rendu, mais que je viens de paffer deux heures auprès de fon lit. Oui, ma chère Séraphine, j'ai eu le bonheur de

revoir ce frère chéri, celui que j'avois pleuré comme mort, mais Dieu! quelle scene touchante! je veux vous en rendre compte. Carlos, ami aussi tendre que prudent, m'avoit engagée à me priver de la vue de mon frère, jusqu'à ce qu'il fût moins foible; deux jours se sont passés pendant lesquels il venoit à chaque instant m'en donner des nouvelles : enfin, ce matin il vint me joindre après le déjeûner, & j'augurai bien de l'air de satisfaction que je lui vis, il me dit qu'ayant trouvé son ami sans fièvre & un peu moins foible qu'à l'ordinaire, il avoit hasardé de lui annoncer mon arrivée, qu'il en avoit montré beaucoup de joie, demandant à me voir sur le champ. Il faut dire, ma chère Séraphine,

qu'avant ce moment je m'étois concerté avec Carlos, ſur la manière dont je parlerois de vous à votre époux; il m'avoit dit qu'il connoiſſoit trop ſon ami pour croire qu'on pût lui confier ſans danger votre captivité, que dans l'état où il étoit, cette nouvelle lui donneroit la mort: que d'après cette crainte il avoit répondu aux différentes queſtions qu'il lui avoit fait ſur votre ſujet; que dans le moment où les ennemis vous emmenoient priſonnière, ils avoient été rencontrés par un détachement du camp qui vous avoit arraché des mains de ces ſcélérats, & vous avoit conduit en ſûreté à votre maiſon de *Lemberg*, où la douleur de ſa mort que vous aviez

cru certaine, vous avoit fait tomber malade; qu'on savoit cependant que vous étiez mieux, ce qui vous permettroit bientôt de venir le rejoindre. Carlos m'ajouta que votre liberté étant prochaine, vous pourriez alors vous rendre à *Hamberg*, & que Roland allant de mieux en mieux, pourroit aussi entreprendre bientôt ce voyage. J'approuvai beaucoup les mesures de Carlos, & lui promit de m'y conformer. Je montai avec lui un escalier fort étroit, mais peu élevé; nous entrâmes dans une très-petite chambre, deux chaises & une table remplie de fioles faisoient tout l'ameublement, la fenêtre éclairoit très-peu, quoiqu'il n'y eut point de carreaux, parce qu'elle étoit

ombragée par de la vigne ; un mauvais lit au fond de la chambre où étoit étendu mon malheureux frère, fut tout ce que je vis d'abord : je m'en approchai avec un saisissement dont je ne pus me rendre maîtresse. Roland me reçut dans ses bras, m'y pressa longtems sans parler, puis s'écria, Julie! qu'avez vous fait de Séraphine ? Il me fut impossible de répondre. Très-chère sœur, ajouta-t-il, n'hésitez pas un moment de m'instruire. Comme malgré moi, je me taisois, il s'écria encore : (mais avec le ton du désespoir) votre silence, ma sœur, dit assez, mais ne croyez pas que je supporte le poids de la vie, non, je le sens, la mort viendra bientôt à mon secours. Oh!

ma Séraphine, comprenez-vous quelle fut ma situation, un torrent de larmes vint me soulager : Mon ami, lui dit Carlos, calmez-vous, je vous l'ai dit, & cela est vrai, Séraphine est à *Limbourg*. Je sais que vous me l'avez dit bien des fois, répondit Roland avec impatience, mais ce n'est point vous que j'interroge, c'est ma sœur ; & se tournant de mon côté : Julie, me dit-il avec force, si vous n'avez pitié de moi, je vais expirer à vos yeux ; ces paroles en me remplissant de terreur me rendirent pourtant à moi-même, je m'écriai promptement ; mon frère ! vous la verrez bientôt, je vous le promets ; c'est assez répondit le pauvre Roland tout épuisé, je suis

satisfait. Un doux sourire se répandit sur son visage, mais sa grande foiblesse le fit retomber sur son oreiller, & nous le laissâmes prendre le repos dont il avoit besoin.



LETTRE XXVIII.

Séraphine, à Julie.

Oui, ma Julie, je suis heureuse, & cent fois le jour je le repète; mais peut-être je ne le sens point assez. Il est vrai : Roland vit, il est rendu à ma tendresse, mais Dieu! je ne puis le voir, je ne peux voler dans ses bras, des murs odieux, inaccessibles, me séparent de tout ce que j'aime, sans que je puisse prévoir l'instant qui nous réunira. Oh Julie! cette idée m'accable. Cependant vous êtes près de lui, les soins les plus tendres lui sont pro-

digués. Ah ma bien-aimée sœur, ne le quittez pas un moment, soutenez son courage, calmez ses inquiétudes, qu'il ignore mes douleurs, l'esclavage où je suis. Le Ciel prendra sans doute pitié de deux époux malheureux.



LETTRE XXIX.

Aurore la jeune Grecque, à Séraphine.

AU milieu de ma trifte captivité, qu'il m'eft doux, ma tendre amie, d'apprendre le fujet de votre joie; le retour de Roland à la vie, eft un miracle qui étoit bien dû fans doute à votre tendreffe, mais que vous ne pouviez cependant point efpérer: ce bonheur infini vous en promet bientôt un autre, celui de vous rejoindre à lui: les démarches que l'on fait pour obtenir votre liberté ne feront pas long-tems fans fuccès. Oh! ma chère Séraphine, quelle félicité fera la vôtre, quand vous pourrez

pourrez quitter un tyran abhorré, pour retourner dans les bras d'un époux tendre & chéri; alors jouiſſant des jours les plus calmes & les plus heureux, puis-je eſpérer qu'en vous rappellant ceux de votre douloureuſe captivité, une larme de pitié ſera donnée à la malheureuſe Aurore, à cette amie ſincère qui partagea tous vos chagrins, & jamais ne ceſſera de vous aimer avec la plus vive tendreſſe.



LETTRE XXX.

Julie, à Séraphine.

Non-seulement Roland eſt ſans fièvre, mais ſes forces renaiſſent chaque jour. Nous n'avons à craindre qu'une rechûte cauſée par la violence de ſon caractère, qu'il eſt bien difficile de calmer; auſſi, ma chère Séraphine, vous devez comme nous deſirer qu'il ignore vos ſouffrances; s'il connoiſſoit votre véritable ſituation, les conſéquences en ſeroient terribles. Il commence malheureuſement à douter de votre ſéjour à *Lemberg*. Hier, il nous dit qu'il étoit déterminé à partir, qu'il

vouloit s'aſſurer de votre état ; que l'incertitude où il étoit rempliſſoit ſon eſprit de terreur : tous ſes diſcours furent très-allarmans, & malgré tout ce que nous lui dîmes encore pour l'engager à prendre pendant quelques jours ſoin de ſa ſanté, il ſeroit certainement parti, s'il avoit pu trouver dans le village une voiture commode. Le repos de la nuit a rendu ſes ſentimens plus doux ; ce matin j'étois près de lui, & c'eſt avec aſſez de tranquillité qu'il m'a dit : ma ſœur, ſi Séraphine eſt malade, & ne peut venir me joindre, d'où vient qu'elle ne m'écrit pas ? Peut-elle ainſi me négliger, sûrement elle n'a pas ceſſé de m'aimer ? le doute ſeul ſeroit un malheur affreux. Peut-être,

répondis-je, n'est-elle point en état de tenir la plume ; je prononçai ce peu de mots avec hésitation. Ah ! (continua-t-il, en prenant ma main & la serrant avec tendresse) j'espère que vous ne me trompez pas, ma sœur, considérez que ce seroit en vain ; je prourrai la rejoindte, & alors que vous serviroit de m'en avoir imposé. Ah ! si, comme je le crains, Séraphine est en danger, si je dois la perdre pour toujours, vous ne faites hélas que retarder ma mort, soyez sûre que je ne lui survivrai pas. J'employai tout pour le rassurer ; il me promit d'être tranquille jusqu'à la réponse d'une Lettre qu'il va vous écrire & vous adresser à *Lemberg ;* comme elle passera

par mes mains, je vous l'enverrai directement; mais, ma chère Séraphine, soyez très-prudente dans la manière dont vous écrirez à votre époux; je sens que votre situation est pénible; il est difficile de déguiser ses peines, mais songez que s'il avoit le moindre soupçon de votre captivité, sa raison ni sa vie ne seroient point en sûreté.



étoit prêt à se coucher, il en doroit la cîme, & rendoit leur aspect superbe & imposant; nous nous acheminâmes à travers de petits sentiers fleuris, & plantés d'arbres de distance en distance; nous nous trouvâmes sans nous en appercevoir au trois quarts de la montagne; je m'arrêtai pour jouir des différens points de vue, qui, bien que sauvages, ont un charme dont l'ame est satisfaite; enfin parvenu au sommet, j'eus besoin de me reposer; & Carlos s'étant assis à mes côtés : je m'étonne Madame, me dit-il, de ce que les Poëtes & les Philosophes ont toujours placé la renommée dans les lieux les plus élevés; il me semble que si l'on doit y supporter quelque chose, c'est

le bonheur, par la difficulté que nous avons à y parvenir ; je penſe tout le contraire, lui répondis-je, car je vois que l'on ne parvient point à la renommée ſans peine & ſouvent ſans danger, tandis qu'il eſt au pouvoir de chacun de ſe rendre heureux. Et quel èn eſt le moyen me demanda avec vivacité Carlos ? Celui, répondis-je, qui a été ſuivi par les hommes les plus ſages, il ſe réduit à ne rien deſirer au-delà de ſa portée. Le bonheur eſt d'être content de ce que l'on poſsède. Ce précepte eſt abſurde, reprit Carlos. Comment voulez-vous que j'empêche mes deſirs de naître ? & s'ils ſont innocents & me promettent le bonheur, eſt-il dans la nature que j'y renonce ? Pour moi, je crois

bien plutôt que notre félicité dépend des *autres*, que d'imaginer que nous puissions la faire nous-mêmes. Alors, lui dis-je, il faut donc envier le sort de ceux qui sont assez fortunés pour contribuer au bonheur de leurs semblables. N'enviez rien, charmante Julie, me dit-il, en se jettant à mes genoux, puisque le seul bien que je souhaite sur la terre dépend de vous ; ce n'est point la grandeur, les richesses, la gloire ; non, je ne veux que vous rendre sensible, je ne veux que vous persuader de mon amour. Dieu ! si vous connoissiez le cœur qui vous est offert, si vous pouviez y lire les sentimens de vénération, de tendresse dont il est rempli, le vôtre deviendroit sensible à

la pitié; mais, hélas! je vous ai peut-être offensée par ma déclaration? Non, Carlos, lui dis-je, vos sentimens ne peuvent me déplaire, & en vous montrant les miens, je n'employerai que la vérité; ils sont innocens, & ne me donnent aucune crainte : oui, j'ai vu votre attachement & les qualités que je vous ai reconnues m'ont fait souhaiter qu'il put s'accroître; vos soins assidus près de mon frère, vos larmes à son moindre danger, la joie que vous a causé son rétablissement, rien de tout cela n'a été perdu pour son heureuse sœur; je l'avoue, Carlos, la plus vive émotion....

En continuation.

Je viens d'être interrompue :

& l'excès de ma joie eſt tel, qu'il n'eſt pas en mon pouvoir de continuer ma narration. Oh! ma fœur, ma bien-aimée, comment ne m'oublirois-je pas entièrement, quand il eſt queſtion de vous, de votre délivrance; oui, je viens de recevoir des Lettres qui me donnent toute certitude que votre captivité ne ſera pas longue. Càrlos ne s'eſt pas contenté de partager mon raviſſement, il a voulu partir pour s'aſſurer encore mieux de la vérité de cette bonne nouvelle; il a dit à mon frère qu'une affaire l'appelloit à Varſovie, mais qu'il ſeroit bientôt de retour; je lui fais gré de cet empreſſement, & je vais compter les heures & les minutes qui vont s'écouler durant

ſon abſence. Après des événemens auſſi cruels qu'affligeans, qu'il nous ſera doux, ma Séraphine, de nous voir réunis! Songez-vous à ce moment fortuné? quelle jouiſſance pour l'amour & pour l'amitié! Ah! il faut avoir éprouvé le ſupplice de l'abſence, pour comprendre quelle ſera notre félicité.



LETTRE XXXII.

Roland, à Séraphine.

SÉRAPHINE! arbitre unique de mon destin, comment est il possible que vous restiez loin de moi? je ne puis rien comprendre à votre étrange conduite, pourquoi êtes vous à *Lemberg*, d'où vient ne venez-vous pas me joindre? je languis, hélas! bien plus de notre séparation que de mes blessures; mon ame est remplie de craintes, mon imagination vivement exaltée me fait prévoir mille malheurs. Ah! Séraphine, ma tendre & fidelle compagne, votre amour pour Roland auroit-il souffert quelqu'altération? ne vous souviendriez-vous

plus de ces jours d'un bonheur non interrompu, de ces momens fortunés embellis par la plus vive tendresse. Vous le savez, votre époux, & j'ose dire votre amant, se plaisoit à les prolonger. Dieu! que mon sort est changé, je brûle, je languis dans l'ignorance de votre sort. Séraphine, épouse trop chérie, ne me laissez plus dans cet état cruel, & pire que la mort! au moins écrivez-moi, & je tâcherai d'être satisfait; mais non, partez, venez au secours d'un malheureux qui ne peut exister sans vous, venez calmer ses agitations, je respire encore parce que je vous espère, mais ne perdez pas un moment, si vous voulez revoir l'infortuné Roland.

LETTRE XXXIII.

Séraphine, à Roland.

OH Dieu ! ſuis-je aſſez malheureuſe ! mes jours paſſés dans les larmes ſont ignorés de mon époux ; il me croit loin de lui contente & ſatisfaite, il oſe me ſoupçonner de le moins aimer. Ah ! Roland, que ne pouvez-vous voir mon état ? Malade encore & languiſſante ; on me trouve trop foible pour entreprendre d'aller vous rejoindre, mes amis s'y oppoſent fortement ; ſi j'étois libre, croyez qu'au riſque de ma vie je ſerois bientôt près de vous. Mon ami, mon époux, calmez vos

inquiétudes encore quelques te
& nous ſerons réunis, Séraphi
ne perdra pas un moment po
voler vers vous. Sur-tout croy
à ſa tendreſſe, à ſon amour,
doute de votre part la fer
mourir.

Fin de la première Partie.